

Le Cernuschi, un bel enfant d'Asie

Pia Camilla Copper

Volume 50, Number 202, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Copper, P. C. (2006). Le Cernuschi, un bel enfant d'Asie. *Vie des arts*, 50(202), 56–57.

LE CERNUSCHI, UN BEL ENFANT D'ASIE

Pia Camilla Copper

PEU DE GENS IMAGINENT QU'À LA LISIÈRE DU PARC MONCEAU, DANS LE XVII^e ARRONDISSEMENT DE PARIS,

DEMEURE UN DES PLUS BEAUX HÔTELS PARTICULIERS ET MUSÉES ASIATIQUES DE LA CAPITALE : LE MUSÉE CERNUSCHI.



Œuvre exposée au Musée Cernuschi

Depuis le mois de juin dernier et après une rénovation de 7,2 millions d'euros, le musée est devenu un écrin lumineux et spacieux mettant en valeur une collection de plus de douze mille objets provenant de la Chine et du Japon. Elle est la cinquième plus grande collection en France.

M. Gilles Béguin, son nouveau directeur, se réjouit « des espaces augmentés de 30 % et d'une organisation plus rationnelle des expositions ». Il promet aussi une nouvelle impulsion en ce qui a trait aux

expositions temporaires comme en témoigne, dès cette année, l'exposition de peintures érotiques, février 2006, sujet qui n'a jamais été traité dans une institution publique en France.

CERNUSCHI, FINANCIER ET ESTHÈTE

Le Cernuschi, c'est d'abord Henri Cernuschi (1821-1896). D'origine italienne, il est millionnaire (deux millions de Francs Or de l'époque). Il s'exila à Paris après avoir été

un des « libérateurs » de Milan du joug prussien en 1849. C'est alors qu'il achète le journal républicain parnassien, « Le Siècle ». Mais la brève et sanglante Commune de 1870 et l'exécution de Gustave Chaudet, son meilleur ami et collaborateur, maire adjoint du IX^e arrondissement, la « Nouvelle Athènes » (quartier bohème de Bizet, de Géricault, de George Sand et d'Alfred de Musset) le dégoûte de la vie publique et l'incite à la fuite et à l'exotisme. D'après Flaubert, Cernuschi tente de sauver son ami des

troupes versaillaises en y laissant presque sa vie. Cet épisode tragique lui vaut le plaisir de voir des nouveaux horizons et d'acquérir, peu à peu, une des plus belles collections d'art asiatique du XIX^e siècle.

Bien avant les grands archéologues de la Sérinde, tels Sir Aurel Stein, Sven Hedin Paul Pelliot ou bien Albert von Le Coq, fondateurs des grandes collections européennes, il décide de partir en Asie en 1871. Il prend comme compagnon de route Théodore Duret (1838-1927) de dix-sept ans son cadet.

Duret, grand ami de Gustave Courbet et des Impressionnistes, comme Edouard Manet dont il rédige la biographie, est un des premiers défenseurs français de l'art japonais. Amoureux des estampes et des laques, motifs retrouvés autant dans les toiles de Morriusot que dans celles de Renoir, il n'a pas de mal à convaincre Cernuschi de partir dans une expédition autant financière qu'esthétique! Il le mènera de septembre 1871 à janvier 1873 du Fleuve Bleu au Grand Canal, et du Fleuve Jaune jusqu'à Jehol, capitale des Khans de Mongolie-Intérieure.

Leur voyage, en pleine guerre de l'Opium, grande période du pillage chinois, devancera celui de Samuel Bing, et d'Émile Guimet, lui aussi amoureux de l'Asie, qui fondera plus tard un célèbre musée. Cernuschi ramènera de ses voyages quatre cents trésors qu'il expose à son retour au Palais de l'Industrie. Mais, soucieux de mieux abriter sa collection, il achète la dernière parcelle non bâtie du parc Monceau et confie à l'architecte William Bouwens van der Boijen (1834-1907) la construction d'une demeure à la fois mondaine et d'exposition.

À sa mort en 1896, il lègue son domicile-musée à la Ville de Paris qui l'ouvre au public en 1898.

UN MUSÉE POUSSIÉREUX DEVIENT UN ÉCRIN TRANSPARENT

Quand je suis arrivée à Paris, il y a plus de dix ans, le Musée Cernuschi était un sombre bâtiment regorgeant de trésors mal éclairés et mal exposés.

On y passait des après-midi entières, toussant à cause de la poussière et se ridant le front à force de vouloir décrypter les enseignes et scruter les œuvres sur fond noir. Mais l'étroite collaboration de deux architectes connus pour leur rénovation des salles d'Antiquités grecques et étrusques du Louvre, ainsi que leur mise en scène de certaines expositions dont celle de « Tanagra :

Mythe et Réalité », Pierre Beucler et Jean-Christophe Poggioli, ont décroisé l'espace et l'ont rendu à la lumière naturelle.

Non seulement ils ont rajouté au musée plus de mille mètres carrés (une salle de conférence, un cabinet d'art graphique avec une bibliothèque de 1 200 peintures, dessins et estampes), mais ils ont aussi libéré, grâce à l'abattement de cloisons, un bâtiment qui souffrait de la sempiternelle grisaille parisienne.

Le lieu est bien pensé. Comme un clin d'œil au passé, le fumoir d'Henri Cernuschi, grand élément du décor du Second Empire et de la Troisième République, près de l'entrée, rappelle l'origine des lieux et rend hommage au maître. On monte ensuite grâce à un escalier, flanqué de vases japonais bleus et blancs, baigné dans un puits de lumière, vers l'entrée des salles d'expositions gardées par d'étranges et immenses cigognes en bronze.

Les salles se succèdent dans un ordre dynastique : salles *Shang*, *Zhou*, *Han* et *Tang*, pour finir avec les dynasties mongoles. La première impression est celle d'une paix bouddhique avec les premiers objets sortis du bassin du Fleuve Jaune : anneau *bi* en jade, joues de mors des premiers chars, sabres, masque de *Sanxingdui*, et objets rituels de sacrifice en bronze aux reflets pourpres : *gu*, *zun* et *hu*, disposés sur des plaques d'albâtre et illuminés par le sol. Désormais les bronzes, datant du XV^e siècle avant J.-C. au III^e après J.-C., sont si bien éclairés qu'il est difficile de distinguer les *taotie*, dragons et autres bêtes mythiques qui les ornent.

Parmi les plus surprenantes pièces de ce début de la civilisation, on distingue un vase *you* dit : la « Tigresse », bronze de la fin de la dynastie de Shang (1550-1050 av. J.-C.) destiné à contenir des boissons rituelles lors des grands sacrifices impériaux *feng* et *shan*, de la terre et du ciel. La « Tigresse » se distingue par sa tête en forme de félin et ses pattes qui enserrant un être humain.

Vient après la salle des *Han*, la plus belle et la plus vaste de cet ensemble architectural. Ce sont d'abord des stèles funéraires de la grande époque Han (206 à 220 ap. J.-C.), avec des scènes de chasse, de récolte, de guerre et de dragons virevoltants, disposés comme dans un *Alyscamps* moderne (cimetière romain d'Arles immortalisé par Gauguin). Tout autour, des maisons à cour en grès et autres éléments de tombeaux, tel un arbre taoïste de la vie et de la mort, don très surprenant de Jacques Barrère, grand spécialiste de l'art Gandhara gréco-bouddhique.

UN ESCALIER SUSPENDU DANS LE VIDE...

Cette surprenante salle-cimetière est surplombée d'un immense Bouddha en bronze noir, haut de quatre mètres. Il a été ramené de Meguro, quartier de Tokyo. Les yeux fermés, assis sur un lotus qui repose lui-même sur un socle noir. Il domine la salle et semble regarder à travers l'immense baie vitrée qui donne sur le parc.

Sous le Bouddha, des écuyers et domestiques sont encastrés dans le marbre noir, avec boucles de ceintures et autres objets que les Chinois avaient tendance à emporter sous terre pour l'au-delà. Sombre et secrète chambre funéraire!

Un escalier suspendu dans le vide monte vers le Bouddha. Sur une mezzanine, le visiteur se retrouve face à des stèles et statuettes funéraires *mingqi* des dynasties des Wei du Nord (386-534), des Sui (581-618) et des Tang (618-907), poétique et magique mélange d'apsaras et de Bodhisattvas.

Dans la salle attenante, l'Est s'ouvre à l'Ouest grâce à la Route de la Soie. Ce sont les marchands sogdiens et turcs, qui grâce à leurs transhumances ont porté le fil du mûrier, mais aussi ont été les vecteurs des nouvelles modes et religions.

Un chamelier turc avec sa bête chargée de soieries et d'épices semble presque respirer. Il n'est pas le seul étranger! Un Perse au grand nez, porcelaine à trois couleurs de l'époque *Tang*, tient une corne qui fait penser à nos cors de chasse.

Tous ces messieurs « au grand nez » sont éclipsés par la beauté sans pareille d'un groupe de huit cavalières-musiciennes, typiquement Han, aux joues rondes et aux nattes un peu garçonnnes, jouant le *dizi* (flûte), la harpe, le *yaogu* (tambour-sablier) et autres instruments traditionnels. À leur côté, une demoiselle au décolleté plongeant, aux épingles à cheveux fantasques et aux manches longues et drapées, rappelle par sa coquetterie d'outre-tombe la courtisane des *Tang*, *Yang Guifei*, pendue avec son amant par un empereur toujours épris.

Il faut redescendre pour pénétrer dans la salle réservée aux dynasties mongoles, avec colliers en cristal de roche, oreillers en bois doré et parures-masques, masculines et féminines en bronze doré de l'époque *Liao* (916-1125), don de Christian Deydier (Président des antiquaires parisiens et grand spécialiste de bronzes et de l'orfèvrerie et de l'argenterie mongole).

En quittant ce joyau des musées asiatiques, promenade brève à travers les grandes époques de l'esthétisme du Royaume du Milieu, on se sent apaisé. Après ce bain de lumière et de civilisation peuplé de bronzes archaïques inspirés de l'imagination débordante des Han, de la haute civilisation des Tang et du nomadisme de l'époque mongole, Paris semble parée de nouveau de splendeur et la vaste colonnade du parc Monceau invite à la flânerie. □

EXPOSITION

Musée Cernuschi
7, avenue Velasquez
Paris